

CENTENAIRE DE MIREILLE À AVIGNON

le 1^{er} février 1959

HOMMAGE À MISTRAL

Messieurs,

En ma prime jeunesse, j'ai entendu Eugène Melchior de Vogüé — que j'avais l'honneur de rencontrer souvent dans le vieil hôtel de la rue de Varennes qu'il avait loué à mon père — raconter, avec émotion, ses instances auprès de Mistral pour l'inviter, au nom de l'Académie tout entière, à venir siéger dans son sein.

Déjà, quand avait paru *Mireille*, elle s'était donné la joie d'offrir au poème provençal sa plus belle couronne. Mais le chantre des cigales voulut demeurer près d'elles et, c'est l'Académie qui, en la personne d'Eugène Melchior de Vogüé, s'en alla vers « le grand confrère du soleil ».

*

* *

Cinquante ans ont passé. Un messenger de l'Académie reprend le chemin de la Provence pour s'incliner devant l'ombre illustre de Frédéric Mistral et devant l'image éternellement printanière de *Mireille*.

Ce siècle qu'elle a vécu, transfigurée par les Saintes Marie de la Mer et par une gloire universelle, n'a point altéré sa fraîcheur. Et le messenger ne sait vraiment s'il est plus comblé ou plus confus d'une telle mission.

Qu'il lui soit permis d'évoquer deux motifs pour le soutenir :

Le premier c'est d'avoir l'honneur d'occuper le fauteuil de Charles Maurras — Majoral du Félibrige — pour qui l'admiration de Mistral, son ami, était un article de foi.

L'autre motif, c'est d'appartenir, depuis trente-cinq ans, à la vieille Académie Toulousaine, d'être un mainteneur de ces

« Jeux floraux » qui, le 3 mai 1879, entendirent Mistral, en personne, les remercier de ses *Lettres de Maîtrise* par un de ses plus beaux poèmes. Aussi voudrais-je mettre le souvenir de Clémence Isaure dans l'hommage que j'apporte au roi des Troubadours.

Lorsque le « Collège du Gai Savoir » se réunit, au XVI^e siècle, à l'ombre d'un laurier, pour maintenir le parler roman dans sa pureté primitive, en offrant, au meilleur, une violette d'or, il apportait la preuve que le drame du XIII^e siècle, si terrible qu'il eût été, n'avait pas tué le génie d'Oc.

En effet, grâce à la sagesse d'un de nos plus grands politiques, que l'Histoire ne considère pas assez sous ce jour et qui s'appelle Saint Louis, la terre romane ne fut pas vacante, ses moissonneurs continuaient. Les deux France se soudèrent pour participer, chacune avec son génie, au destin national.

Saint Louis les réunit dans son manteau royal, et Mistral, aussi grand historien que grand poète, a retenu, en la faisant vibrer sous sa plume, la formule célèbre :

« Le Midi n'a pas été réuni au Nord comme un accessoire à un principal, mais comme un principal à un autre principal. »

Lui-même et le grand mouvement du Félibrige et les beaux poètes d'Avignon n'auraient jamais pu s'épanouir sur les débris d'une civilisation morte. Le verger des troubadours n'était point desséché.

*

* *

Si l'Académie française a reçu pour mission d'exprimer l'unité sacrée de notre culture, elle ne saurait la comprendre que soutenue par le libre génie des provinces qui l'ont formée, dans une garantie mutuelle et le respect des coutumes et des foyers.

La langue nationale et la langue patriarcale, comme sur la double page de *Mireille*, se pénètrent et se réchauffent, elles ont chacune leur rythme et leur souffle, mais elles

marient leur inspiration.

La gloire de *Mireille*, si elle est toute romane est aussi toute française et sur les sommets d'où rayonnent les génies nationaux, il y a Mistral avec toute son œuvre, la main posée sur l'épaule de Mireille.

*

* *

Mon regard cherche le livre ouvert où se déploie le double aspect des strophes, et il est juste d'en considérer la valeur de substance et de célébrer Roumanille, le premier éditeur, Séguin, le premier imprimeur du chef-d'œuvre, ceux qui eurent foi en son envol et lui offrirent des ailes pour se jeter dans l'inconnu... cet inconnu qui fut la gloire.

Les lettres tracées par la main du poète ont communiqué leur fluide aux caractères d'imprimerie, dans un grand essor de confiance que les hommes leur apportaient.

Tout montait vers *Mireille*, la tendresse de Lamartine, l'inspiration symphonique de Gounod, de sorte que la jeune fille de Provence est une cigale immortelle qui chante en toutes saisons.

CENTENAIRE DE MIREILLE À AVIGNON

le 1^{er} février 1959

ALLOCUTION PRONONCÉE DEVANT LE MANUSCRIT DU I^{er} CHANT DE MIREILLE A LA LIBRAIRIE ROUMANILLE

Dans les minutes augustes du rite arménien, on tend un rideau devant le sanctuaire. Il me semble, en ce moment, éprouver une crainte révérencielle, comme si, au contraire, le rideau s'ouvrait devant une chose sacrée.

Qu'y a-t-il en effet, sur le plan humain, de plus sacré que le manuscrit d'un chef-d'œuvre ? En le découvrant, on ouvre un de ces fruits du jardin des Espérides, qui reste toujours mûr. On l'ouvre jusqu'au cœur et l'on aperçoit quelques gouttes de sang. Quel grand acte !

Une simple feuille de papier, celle d'un cahier d'écolier... Le poète est penché sur elle. Son cerveau bout... les yeux suivent la main qui, de moment en moment, trace les caractères, comme s'il écoutait sa pensée. Il est entre deux mondes : l'Infini du possible et de l'impossible, l'inexprimé, et, en face de lui, dépendant de lui, la forme, les mystérieuses limites par lesquelles, ce qui n'est pas, entre dans l'être. C'est la création poétique dans la conquête de cette forme qui, selon la doctrine platonicienne, rend la pensée accessible à l'homme.

Regardez encore ce qui a concouru à ce tracé. Dans les jambages, les ratures, les surcharges, il y a toutes les nuances hésitantes sur le point d'atteindre les limites — en quelque sorte, géométriques — de l'expression parfaite.

Mais elle ne s'ordonne que peu à peu. « Le génie est une longue patience », cependant, tout à coup, après avoir beaucoup souffert — car la création d'une œuvre traverse toujours des moments douloureux — il est sûr !

Il est comme Rembrandt s'approchant un jour d'une de ses toiles, oubliées, couverte de poussière, mouillant légèrement un doigt pour l'écarter et murmurant, avec une

certitude complètement étrangère à la présomption :

« Oui, je suis tranquille ! »

Mistral n'avait pas beaucoup plus de vingt ans lorsque, sur le modeste petit bureau, au coin d'une fenêtre dans son cabinet de travail, il pouvait en se penchant dire, lui aussi : « Je suis tranquille ! »

*

* *

Cent ans ont passé sur ce trésor conservé pour le bonheur de quiconque est sensible à cette sorte de création que Dieu a permise à quelques êtres, nous le revoyons presque naître, comme si nous retrouvions une ancienne prophétie, dans le moment où tout ce qu'elle annonce est arrivé.

CENTENAIRE DE MIREILLE À MAILLANE

le 2 février 1959

Nous voici à Maillane, dans l'intimité du génie dont nous célébrons, parmi tant de chefs-d'œuvre toujours honorés, le poème qui, sous les traits d'une jeune fille de Provence, rayonne, aujourd'hui, d'une gloire centenaire plus fraîche que jamais.

Je remercie le Commandant H. F. Martin, maire de Maillane, des paroles si délicates qu'il a bien voulu me confier pour l'Académie française. Elle a voulu être présente au Centenaire, comme elle le fut au Cinquantenaire de *Mireille*, pour affirmer combien ce chef-d'œuvre appartient au patrimoine français.

Croyez aussi, Monsieur le Maire, que celui qui a l'honneur d'occuper le fauteuil de Charles Maurras à l'Académie française, a écouté avec émotion ce que vous avez dit du grand Félibre, de l'ami fervent et de l'admirateur de Mistral.

Je salue Monsieur Frédéric Mistral — neveu du poète — gardien et continuateur d'un nom illustre et des souvenirs sur lesquels il penche son respect filial. Et, autour de lui la reine du Félibrige, les reines du Comtat et d'Arles, leurs demoiselles d'honneur, les félibres, les gardians et les tambourinaires.

L'Académie française s'associe avec ferveur à ce pèlerinage vers le sanctuaire du poète et le berceau de l'Héroïne. Que les rives de la Seine rejoignent celles de la Méditerranée, mais aussi, en ce haut lieu, resserrons l'espace pour obtenir plus de recueillement.

*

* *

J'aime ici joindre la patrie toute petite — et dans ce mot, je ne mets que de la tendresse — à l'immense patrie de la civilisation gréco-latine.

Mistral se reposait sur la première, accoudé à cette table de travail que vient embrasser, comme une vague, l'émotion de tout un peuple. Mais de l'autre patrie, la vaste patrie méditerranéenne, dont l'univers le plus éloigné, reste débiteur, le solitaire de Maillane fut un serviteur illustre.

Dans un foyer il y a des rayons, il y a le feu central, nous y sommes. Ici un homme a donné à sa pensée la forme de l'action.

Mistral est poète au sens total du mot qui veut dire créateur. N'a-t-il donc pas rêvé puisqu'il était poète ? Sans doute. Il a rêvé sur la Crau, cette mer aux vagues immobiles. Il a rêvé sur le rivage où l'étendue devient mouvante et chantante. Il a rêvé devant les cryptes, ces flûtes du vent et son rêve ne s'est point égaré.

Quelles que soient les modulations qui l'emportent, il en reste le maître. Maître du vent, du flot, des nuances du jour et de la nuit, il s'arc-boute à une idée solide de l'homme et de la maison.

Il n'a pas voulu faire du père de Mireille un être mauvais. Premier à la table comme au labour, Ramon est cordial et bien accueillant, il n'est que de l'écouter parlant de compère à compère avec Maître Ambroise — tant que le drame n'a pas éclaté.

C'est un olivier noueux attaché à sa souche. Il voit les familles saines et résistantes à l'orage. De la terre, ardemment travaillée, il a fait surgir un domaine et il en est jaloux. Dur au choc de la vie et de la passion capricieuse, il n'aperçoit que les quatre saisons entourant son mas triomphant.

Sa femme est bien sa compagne. Le poète ne les a pas maudits. Il les plaint. Il sait que le cours de la vie est torrentueux. Père et mère se masquent leur sensibilité, mais

leur rudesse ne tiendra pas devant l'immense douleur qui s'approche.

Et leur enfant reste la jeune fille angoissée, sous la coiffe et la robe arlésienne, glissant, ombre lumineuse dans le sobre décor argenté de la terre provençale.

*

* *

Non, *Mireille* ne nous semble pas le poème de la révolte. C'est le poème du foyer, de la terre, de la tradition. Mais aussi de l'amour animant l'un des couples — les plus radieux jusqu'en leur désespoir — qu'un poète ait tiré de la nature humaine, frère et sœur de Roméo et Juliette.

On y trouve aussi les disciplines de la civilisation patriarcale, cependant, elles n'apparaissent pas dans un éden artificiel, elles supportent le souille irrégulier de la vie.

Dans *Mireille* il y a comme un chant clair, celui de ces deux êtres, Mireille et Vincent, et une orchestration profonde, tout offerte au musicien qui allait joindre son génie à celui du mage.

Mistral, ce grand vivant, s'il ne perd pas de vue les impératifs austères qui empêchent de s'égarer, ne peut fermer ses yeux aux troubles d'un monde hanté, à la fois, par la crainte et le désir de la paix.

Il règne à Maillane, en ce haut lieu, cette sorte de paix qui charme sans être lourde. Non pas celle que les moines du désert allaient chercher loin des bruits de la terre, mais celle qui s'entrouvre, selon les termes mêmes de Mistral : « aux moments célestes dans lesquels l'amour, l'enthousiasme ou la douleur nous font poètes. »

À son foyer, il réchauffe ses pensées, moissonne ses poèmes, tour à tour limpides, gracieux et brûlants, qu'il répandra dans le tumulte des hommes pour leur faire aimer la gloire des aïeux, la beauté de la terre natale et la fierté de la langue maternelle.